

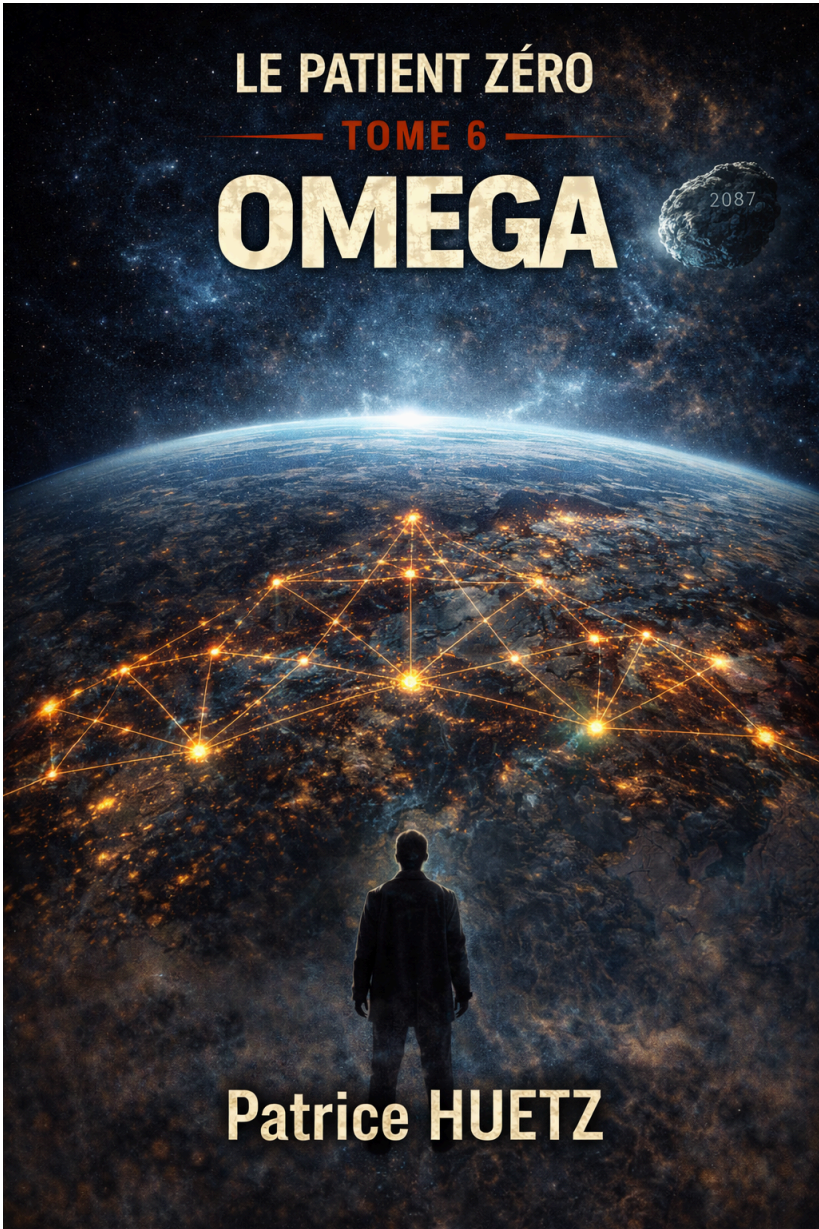
LE PATIENT ZÉRO

TOME 6

OMEGA

2087

Patrice HUETZ



Le Patient Zéro — Oméga

Patrice Huetz

patrice-huetz.fr

© Patrice Huetz

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle,
est interdite sans autorisation écrite de l'auteur.

patrice-huetz.fr · contact@patrice-huetz.fr

CHAPITRE 1

Les Portes du Jardin

« Celui qui entre dans le Jardin en ressort changé. Ou n'en ressort pas du tout. » — Carnet Noir, entrée non datée

Les Alpes suisses se dressaient comme une muraille de granit et de glace, indifférentes aux affaires des hommes. Le sentier était invisible pour qui ne savait pas le chercher — une veine à peine perceptible dans la roche, masquée par des genévriers tordus par le vent et des éboulis que seul un œil exercé pouvait distinguer d'un chaos naturel.

Marcus Favre gravissait la pente depuis trois heures. Ses poumons brûlaient dans l'air raréfié, ses cuisses protestaient à chaque pas, mais il avançait avec la détermination d'un homme qui a survécu à cinq ans de cauchemar et ne craint plus grand-chose. À quarante-neuf ans, son corps portait les stigmates de sa quête : une cicatrice blanchâtre sur l'avant-bras gauche, souvenir d'un laboratoire piégé à Johannesburg ; une raideur dans le genou droit, héritage d'une poursuite dans les souterrains de Shanghai ; et ces cernes permanents sous ses yeux gris-bleu, gravés si profondément qu'ils semblaient faire partie de son visage.

Janvier 2029. Le monde ignorait encore ce qui se tramait dans ces montagnes.

Il s'arrêta un instant pour reprendre son souffle, les mains sur les genoux. L'air était d'une pureté presque agressive à cette altitude — deux mille deux cents mètres, selon le GPS de son bracelet montre. Chaque inspiration charriait le froid cristallin des glaciers, piquait les narines, brûlait les bronches d'une douleur propre, presque purificatrice. Le paysage était d'une beauté irréelle — un panorama de sommets enneigés se découpant sur un ciel d'un bleu si pur qu'il en paraissait artificiel. En contrebas, la vallée du Rhône s'étirait comme un ruban gris entre les massifs, bordée de vignobles endormis sous la neige. Quelque part là-bas, à Genève, Elena attendait son signal.

Marcus sortit sa gourde et but une longue gorgée d'eau froide. Il sentait son cœur battre contre ses côtes, régulier, têtue, le cœur d'un homme qui refuse de se laisser vaincre. Cinq ans. Cinq ans depuis la mort de Léa, depuis la signature des quarante-sept nucléotides, depuis que le monde tel qu'il le connaissait avait basculé dans une vérité dont il aurait préféré ne jamais soupçonner l'existence. Cinq ans de traque, de pertes, de victoires arrachées de haute lutte. Et au bout du chemin, cette montagne.

« Tu y es presque, Marcus. »

La voix de Yuki Tanaka résonna dans l'oreillette dissimulée sous son bonnet de laine. La Chroniqueuse — la cinquième du nom, celle qui l'avait accueilli dans la fonction six mois plus tôt — guidait ses pas depuis un relais satellite sécurisé à Tokyo.

« Deux cents mètres encore. L'entrée se trouve derrière la cascade gelée. »

Marcus leva les yeux. Plus haut sur la paroi rocheuse, une cascade figée par l'hiver formait un orgue de cristal, ses colonnes de glace bleue scintillant dans la lumière oblique du matin.

La cascade dissimulait une anfractuosité dans la roche, suffisamment large pour qu'un homme s'y faufile de biais. Marcus se glissa dans l'ouverture, sentant le froid de la pierre mordre   travers ses

vêtements. Après trois mètres d'un passage étroit qui empestait la mousse et l'humidité, il déboucha dans une cavité plus vaste, haute de plafond, éclairée par une lumière artificielle diffuse.

Un couloir de béton lisse s'enfonçait dans la montagne. Les murs étaient gris, immaculés, ponctués à intervalles réguliers par des appliques halogènes qui projetaient une lueur froide et clinique. Le contraste avec la rudesse de l'extérieur était saisissant — comme passer d'un monde à un autre.

Marcus avança prudemment. Sous ses pieds, le sol vibrait imperceptiblement — les générateurs souterrains qui alimentaient le complexe. Yuki lui avait décrit l'endroit en détail : un réseau de tunnels et de salles creusé à flanc de montagne dans les années 1960, agrandi et modernisé au fil des décennies. Le quartier général opérationnel du Jardin, là où l'Architecte dirigeait son empire depuis quarante ans.

Au bout du couloir, une porte blindée. Pas de serrure visible, pas de panneau de contrôle. Juste une surface d'acier brossé, aussi lisse qu'un miroir.

Marcus sortit de sa poche le médaillon que Yuki lui avait confié — un disque de métal frappé d'un arbre stylisé, le symbole du Jardin. Il le plaqua contre la porte.

Un déclic. La porte coulissa sans bruit, révélant un sas de décontamination baigné de lumière ultraviolette.

« Bienvenue, Chroniqueur », dit une voix synthétique.

De l'autre côté du sas, deux gardes l'attendaient. Des hommes jeunes, en uniforme gris, armés de pistolets-mitrailleurs compacts mais dont l'attitude était plus proche de celle de majordomes que de soldats. Ils s'inclinèrent légèrement à son approche.

« Chroniqueur Favre. L'Architecte vous attend. »

Marcus s'efforça de maîtriser les battements de son cœur. Six mois qu'il jouait ce rôle — le nouveau Chroniqueur, l'héritier désigné de Yuki Tanaka, l'archiviste du Jardin. Six mois d'infiltration

minutieuse, de rapports falsifiés, de loyauté simulée. Tout cela pour arriver ici, au cœur de la bête.

Il suivit les gardes dans un dédale de couloirs. Le complexe était plus vaste qu'il ne l'avait imaginé. Des portes numérotées s'ouvraient sur des laboratoires immaculés, des salles de serveurs bourdonnant de données, des quartiers d'habitation austères mais fonctionnels. Une petite ville souterraine, autonome, invisible au monde.

Ils croisèrent des techniciens en blouse blanche qui le saluèrent avec déférence. Le Chroniqueur était une figure respectée dans la hiérarchie du Jardin — le gardien de la mémoire, celui qui consignait les actes pour la postérité. Personne ne remettait en question sa présence.

Personne ne soupçonnait que le Chroniqueur était un loup dans la bergerie.

« Nous y sommes, Chroniqueur. »

Les gardes s'arrêtèrent devant une double porte en chêne massif, incongruité presque choquante dans cet environnement de béton et d'acier. Des motifs végétaux étaient sculptés dans le bois — des rosiers grimpants, des lys, des orchidées. L'arbre du Jardin, dans toute sa splendeur symbolique.

Marcus inspira profondément.

Puis il poussa la porte.

La pièce qui s'offrit à ses yeux lui coupa le souffle.

C'était un vaste bureau circulaire, creusé dans le roc vif de la montagne. Les parois naturelles de granit avaient été polies jusqu'à prendre un aspect presque organique, veinées de quartz qui captait la lumière des dizaines de lampes disposées en cercle. Le plafond, voûté comme celui d'une cathédrale, disparaissait dans l'ombre.

Au centre de la pièce trônait un bureau ancien — un secrétaire du XVIIIe siècle en acajou, couvert de documents, de cartes et de flacons contenant des liquides aux couleurs variées. Derrière le

bureau, une bibliothèque circulaire courait le long de la paroi, remplie de milliers de volumes reliés en cuir.

Et devant la bibliothèque, debout, les mains croisées dans le dos, un vieil homme contemplait un écran holographique projetant une carte du monde constellée de points lumineux.

Il se retourna lentement.

Marcus sentit ses jambes fléchir.

L'homme était grand, droit malgré son âge apparent. Ses cheveux blancs, coiffés en arrière avec une précision militaire, dégageaient un front large et haut. Ses yeux — gris-bleu, exactement les mêmes que ceux de Marcus — brillaient d'une intelligence glaciale. Il portait un costume trois-pièces anthracite impeccable, une montre de gousset en or accrochée au gilet, et des gants de cuir fins qui ne quittaient jamais ses mains.

Il avait cent un ans. Il en paraissait soixante-dix.

Heinrich Favre. L'Architecte du Jardin. Le grand-père que Marcus croyait mort depuis trente et un ans.

Le silence dura une éternité.

Marcus avait répété ce moment des centaines de fois dans sa tête. Il avait préparé des répliques cinglantes, des accusations brûlantes, des questions assassines. Mais face à cet homme — face à ce fantôme qui portait les traits de son propre père en plus ancien — les mots se dérobèrent.

Il resta figé sur le seuil. Son cerveau d'épidémiologiste enregistrerait les détails avec la précision mécanique de celui qui a appris à observer avant d'agir : la forme du crâne, la courbure des épaules, la façon dont la lumière creusait les joues de l'homme. Et surtout les yeux. Ces yeux gris-bleu que Marcus voyait chaque matin dans son miroir, que Léa avait hérités, que trois générations de Favre portaient comme un tatouage familial.

Heinrich le détailla de la tête aux pieds avec l'attention d'un entomologiste examinant un spécimen rare. Un sourire naquit sur ses

lèvres fines — pas un sourire chaleureux, non. Quelque chose de plus complexe, mêlant fierté, satisfaction et une pointe de mélancolie que Marcus n'avait pas anticipée. La mélancolie d'un homme qui attend depuis trop longtemps.

« Mon petit-fils. »

Sa voix était un baryton profond, à peine éraillé par l'âge. Un accent suisse-allemand presque imperceptible, poli par des décennies de conversations en six langues. Une voix qui avait donné des ordres tranquilles ayant coûté des millions de vies.

« Tu as mis du temps. »

Marcus serra les poings à l'intérieur de ses gants. La rage qu'il avait appris à contenir au fil des années menaçait de déborder — cette rage froide, distillée par cinq ans de deuil et de combat, que même les exercices de méditation préconisés par Yuki n'avaient jamais vraiment maîtrisée. Cet homme avait orchestré des pandémies. Cet homme avait tué des millions de personnes. Cet homme avait assassiné Léa — sa propre arrière-petite-fille — avec la précision clinique d'un chirurgien.

« On m'a dit que tu étais mort en 1998 », répondit Marcus, surpris par le calme de sa propre voix. Trente-et-un ans. Heinrich avait disparu pendant trente-et-un ans, laissant un dossier dans les archives familiales, une pierre tombale à Berne, et un fils — son propre père Ernst — qui avait passé sa vie à croire que son père était mort.

Heinrich haussa les épaules avec une élégance désinvolte. « La mort est un concept relatif, Marcus. Pour un homme de science, tu devrais le savoir. » Il s'approcha, les mains toujours croisées dans le dos, chaque pas assuré malgré l'âge visible des articulations. « Mais nous aurons le temps de parler de tout cela. Tu es ici. C'est ce qui compte. »

« Je suis le Chroniqueur. C'est mon rôle d'être ici. »

Le sourire d'Heinrich s'élargit. « Bien sûr. Le Chroniqueur. » Il prononça le mot avec une tendresse ironique qui renfermait quelque

chose de plus profond — un respect véritable pour la fonction, pour la tradition, pour la continuité que Marcus représentait malgré lui. « Yuki t'a bien formé. Elle a toujours eu le sens du devoir. »

Il se dirigea vers un meuble bas d'où il sortit une bouteille de cognac et deux verres en cristal épais. Il les remplit avec des gestes précis, mesurés, rituels — exactement le même volume dans chaque verre, sans hésitation, sans regarder. Le geste d'un homme qui a fait ce geste des milliers de fois. Il en tendit un à Marcus.

« Bois avec moi. Un petit-fils ne refuse pas un verre à son grand-père. »

Marcus prit le verre sans y toucher. Le cristal était froid sous ses doigts. Il se demanda si le cognac était empoisonné — puis écarta la pensée. Si Heinrich voulait le tuer, il ne l'aurait pas invité.

Ils s'assirent face à face — Heinrich dans un fauteuil de cuir patiné, Marcus dans un siège plus austère qu'il aurait voulu. Entre eux, le bureau chargé de documents, de cartes dépliées, de flacons contenant des liquides aux teintes variées, et de cette odeur entêtante de vieux papier et de formol qui imprégnait tout le sanctuaire comme un parfum de famille.

Heinrich fit tourner son verre entre ses doigts gantés. Les gants — du cuir gris perle, fins comme une seconde peau — ne le quittaient jamais. Marcus avait lu dans un rapport que l'Architecte souffrait d'arthrite déformante depuis une décennie, que ses mains trahissaient son âge véritable plus que n'importe quelle autre partie de son corps. Les gants étaient une armure. Une pudeur.

« Tu veux savoir pourquoi. C'est la question qui te consume depuis cinq ans. Pas comment — le comment, tu l'as découvert tome après tome, indice après indice, cadavre après cadavre. Non, ce qui te hante, c'est le pourquoi. »

Marcus ne répondit pas. Il observait le vieil homme avec l'acuité d'un épidémiologiste étudiant un pathogène inconnu. Chaque détail comptait : la façon dont Heinrich tenait son verre, la tension